

# L'ancien résistant Daniel Cordier, secrétaire de Jean Moulin pendant la seconde guerre mondiale, est mort

Par Philippe-Jean Catinchi

Publié aujourd'hui à 16h09, mis à jour à 17h39

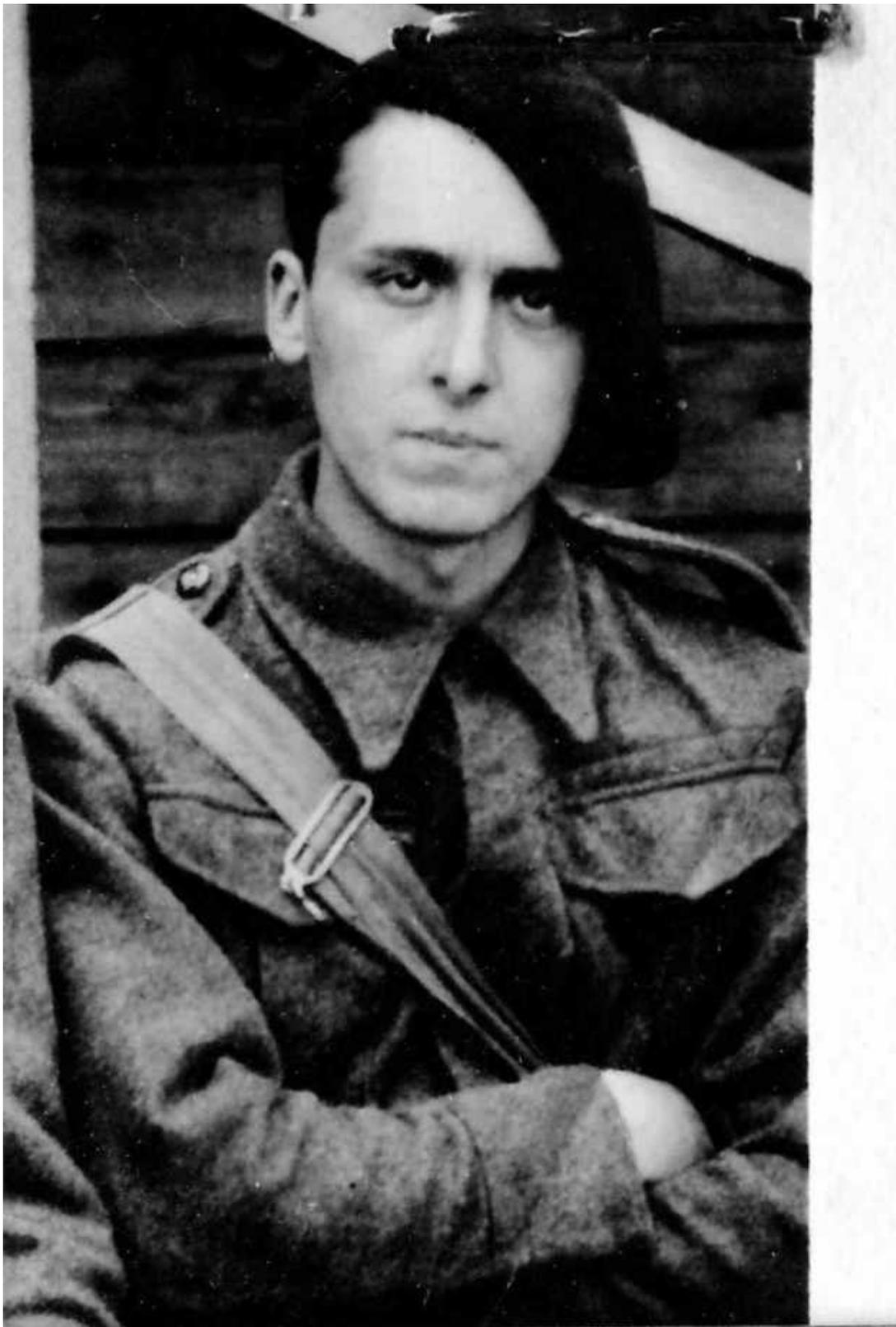
Favoris  Partage    

**NÉCROLOGIE | L'un des deux derniers compagnons de la Libération, qui fut par la suite un marchand d'art reconnu, est vendredi mort à l'âge de 100 ans, selon plusieurs sources officielles.**

Daniel Cordier, grand résistant, ancien secrétaire de Jean Moulin, est mort, vendredi 20 novembre à Cannes, à l'âge de 100 ans, a appris *Le Monde* de plusieurs sources officielles. Il naît Bouyjou-Gauthier à Bordeaux le 10 août 1920 au sein d'une famille de négociants aisés (les Bouyjou, lignée paternelle et les Gauthier lignée maternelle). Il a 4 ans quand sa mère divorce et 6 quand elle se remarie avec Charles Cordier (il adoptera le patronyme de son beau-père, qu'à l'adolescence il admire « *sans limites* », pour des raisons de « *commodité orthographique* », dira-t-il lors de son engagement à Londres en 1940).

De ces ascendants, il hérite un étonnant cocktail d'influences : le culte napoléonien d'un aïeul, la « *tentation d'une anarchie esthétique* » d'une grand-mère américaine, les « *sortilèges de l'élégance* » de sa mère et « *la tolérance et les voluptés de la musique classique* » de son père, enfin la passion des automobiles et du fanatisme politique que lui inculque le second époux de sa mère. Gazé à Verdun, royaliste et antisémite, l'homme a une influence déterminante sur le jeune Daniel. Ce dernier fonde le Cercle Charles-Maurras à Bordeaux, vend à la criée *L'Action française* et milite contre la République que ses détracteurs n'appellent que « la gueuse ».





Daniel Cordier à Delville Camp en Angleterre en juillet 1940. Daniel Cordier / Ordre de la Libération

Placé très jeune dans un pensionnat dirigé par des dominicains, le jeune homme y découvre tout à la fois l'austérité et la rigueur de la morale catholique et, plus intimes, les tourments d'une sensualité qui le porte vers ses condisciples. *Les Confessions*, d'Augustin d'Hippone concurrencent donc la découverte du *Cahier gris*, de Roger Martin du Gard où l'amitié entre adolescents est « *chaste mais*

L'ancien résistant Daniel Cordier, secrétaire de Jean Moulin pendant la seconde guerre mondiale, est mort *excessive* » et celle de *L'Immoraliste* de Gide. Un dilemme dont, nonagénaire, Cordier livrera le bouleversant aveu dans *Les Feux de Saint-Elme* (Gallimard, 2014).

## Impatient de se battre

Mais l'adolescent, sur le terrain politique, n'est pas travaillé par le doute. Lui qui fut camelot du roi à 14 ans ne doute pas que le Front populaire a scellé la faillite de la France. Dès que la guerre éclate, il attend avec impatience de se battre pour sauver, en patriote, l'honneur de la France. Si la débâcle de mai 1940, conforme aux sombres prophéties de Maurras, ne le surprend pas, alors qu'il attend à Bayonne son ordre de mobilisation, la demande d'armistice de Pétain, le 17 juin, le scandalise. Il y voit une insupportable trahison de l'idéal patriotique. Et bien que son idole, théoricien du nationalisme intégral, se rallie au maréchal désormais aux commandes, Cordier, lui, choisit de combattre.

Avec une quinzaine de camarades, il embarque le 21 juin à bord d'un cargo belge, le *Léopold-II*, qui devait rallier l'Algérie. Finalement, le bateau cingle vers le Royaume-Uni. Débarqués au sud des Cornouailles à Falmouth le 25 juin, les jeunes gens s'engagent à Londres le 28 dans la « Légion française », embryon des Forces françaises libres. Là, Cordier – il vient d'adopter ce patronyme – découvre effaré que certains des patriotes qui partagent son choix sont socialistes ou communistes.





Daniel Cordier à Bescat en 1932. Daniel Cordier / Ordre de la Libération

Il fait la connaissance de Raymond Aron et de Stéphane Hessel, nouant d'indéfectibles amitiés, et plus tard de Georges Bidault, farouche adversaire de Maurras, dont il reconnaît l'« *esprit brillant* ». Il amorce une radicale révision de ses convictions politiques, hormis l'antisémitisme, malgré Aron et Hessel, puisque la lecture du pamphlet de Lucien Rebatet *Les Décombres*, quelques jours seulement après la rafle du Vél'd'Hiv « *éblouit* » Cordier.

Passé par les camps d'entraînement, où les échanges avec les autres volontaires sont autant d'électrochocs pour celui dont les réflexes d'extrême droite peinent à s'estomper jusqu'à la lettre de rupture qu'il adresse à Maurras le 2 décembre 1941 (« *comment pouvez-vous continuer à vivre après cette trahison ?* »), Cordier intègre

le Bureau central de renseignements et d'action (BCRA) que dirige le colonel Passy. Il y suit une formation intense pour agir sur le terrain car il ne rêve que de « *tuer du Boche* ». D'où sa déception lorsqu'il est parachuté près de Montluçon le 25 juillet 1942 pour servir d'assistance radio à Georges Bidault, chef du bureau d'information et de presse (BIP), agence de presse clandestine.

Envie d'en savoir sur Jean Moulin ?

Testez gratuitement

## Fidélité à sa mission

Mais dès le 30 juillet, à Lyon, il rencontre celui que de Gaulle a chargé d'unifier les mouvements de résistance intérieure. Venu pour lui remettre des documents, Cordier découvre une personnalité simple, directe, souriante qui l'invite aussitôt à dîner et le teste. Le jeune homme se livre sans fard. Cette franchise plaît et « Rex », alias Jean Moulin, recrute aussitôt comme secrétaire cet homme de 21 ans aux origines et aux convictions premières si diamétralement opposées aux siennes. Sans doute discerne-t-il immédiatement l'idéalisme de Cordier, son

Durant plus de dix mois, ils vont travailler ensemble à la mission capitale fixée par Londres.

Collaborateur inestimable par sa rigueur et son dévouement, Cordier, qui a choisi « Alain » comme identité

de clandestinité en référence au philosophe, seconde le « patron », pour mettre sur pied un état-major clandestin, sans moyen et quasiment sans personnel au départ. Patiemment, il gère courrier et liaison radio, étoffant tant à Lyon qu'à Paris l'équipe pour sa plus grande efficacité, attribuant les subsides quand Moulin est absent. Ce qui ne lui vaut pas que des amis.

---

#### Lire aussi

Daniel Cordier : de Jean Moulin à la jeunesse d'aujourd'hui, la leçon de vie d'un homme libre

---



Daniel Cordier à Paris en 1945. Daniel Cordier / Ordre de la Libération

Témoin privilégié de la naissance du Conseil national de la Résistance (CNR) comme des luttes âpres qui l'ont freinée, Cordier connaît si bien le fonctionnement de la Résistance et les liens, plus ou moins délicats, qu'entretiennent entre eux les différents courants, qu'il est indispensable. Et malgré l'hostilité de beaucoup qui s'affiche dès l'arrestation de Jean Moulin à

Caluire en juin 1943 (Pierre Brossolette le déclare « *nul et imprudent* » et exige son rappel), Cordier reste en place et poursuit auprès de Claude Bouchinet-Serreulles, successeur par intérim de Jean Moulin, sa mission en zone nord comme secrétaire de la Délégation générale de France.

En danger dès qu'il apprend que la Gestapo a sa photo et peut l'identifier, il demande à être relevé. En mars 1944, il entend rejoindre Londres via Marseille, puis l'Espagne. Mais il est arrêté par les franquistes et interné à Pampelune, puis au camp de Miranda de Ebro, dans la province de Burgos. Quand il parvient à rejoindre Londres à la mi-mai, nommé chef de la section des parachutages d'agents du BCRA, il se prépare à la confrontation physique à l'ennemi qui était son premier vœu en 1940. Mais il doit patienter, manque le débarquement, comme le parachutage sur les zones de combat et ne regagne la France qu'en bateau, par Le Havre, pour rejoindre Paris début octobre.

En novembre, il devient compagnon de la Libération par décret du général de Gaulle et retrouve le colonel Passy, promu à la tête des services secrets, qui le prend comme chef de cabinet. A la Direction générale des études et recherches (DGER), dont Jacques Soustelle prend la tête en novembre 1944, Cordier découvre le monde des espions et des agents secrets. Il est même envoyé en Espagne évaluer la solidité du régime de Franco pour de Gaulle. Un rapport qu'il conservera comme un trésor. Mais ce milieu n'est pas pour lui. Pas plus que

l'autocélébration des anciens résistants à l'heure du retour à la paix, qui fait en lui écho au discours des anciens combattants de la Grande Guerre et dont il ne se sent pas solidaire. De fait, il démissionne de son poste après le retrait politique du général de Gaulle en janvier 1946.

## Une galerie à Paris

Un bref instant tenté par l'engagement politique – il se dit alors « *presque communiste* » –, il y renonce bientôt cependant pour se consacrer à l'art moderne que lui a fait découvrir et apprécier Jean Moulin, dont il a enfin percé l'identité sans masque. Alors qu'il ignorait tout de la création contemporaine, il a appris au contact de Jean Moulin à se passionner pour ces aventures esthétiques qu'il rejetait jusqu'ici. Il faut dire que, pour déjouer les indiscretions, Rex avait établi un code qui valait initiation : « *Quand nous serons dans la rue, au restaurant ou dans n'importe quel endroit où nous risquons d'être entendus, je me mettrai à vous parler d'art pour que nous ne soyons suspectés.* » D'où leurs échanges sur Cézanne et Renoir ou la découverte de Kandinsky...

Grâce à un héritage bienvenu – son père est mort en 1943 –, Daniel Cordier s'essaie à la peinture, en s'inscrivant à une école d'art privée, l'Académie de la Grande

Chaumière ; achète sa première œuvre, une toile de Jean Dewasne, membre du comité fondateur du Salon des réalités nouvelles, temple de l'abstraction ; découvre l'œuvre de Nicolas de Staël dont il recherche et achète les toiles, et, collectionneur, se rêve déjà galeriste.



Le sculpteur français Jean Dubuffet et le marchand Daniel Cordier à la Cartoucherie de Vincennes, en 1972, dans le Val-de-Marne, France. Francis CHAVEROU / Getty Images

Ce rêve, il l'accomplit en ouvrant à Paris sa galerie, rue de Duras, en 1956. Adresse qu'il transfère trois ans plus tard rue de Miromesnil. Accompagnant un monde artistique en pleine révolution, il donne à André Breton carte blanche pour une nouvelle célébration surréaliste, dialogue avec le poète et écrivain Henri Michaux tout en devenant le marchand de Jean Dubuffet, premier théoricien de l'« art brut ». Cordier impose le premier l'artiste yougoslave Dado et le peintre et écrivain Bernard Réquichot, ouvre des antennes à Francfort et New York, se passionne pour les arts qui viennent d'ailleurs que d'Occident et finalement ferme boutique en 1964 quand il estime que l'essentiel se joue ailleurs et que Paris n'est plus qu'un foyer secondaire. Il poursuit toutefois son engagement de collectionneur et organise, grâce à un carnet d'adresses exceptionnel, de grandes expositions.

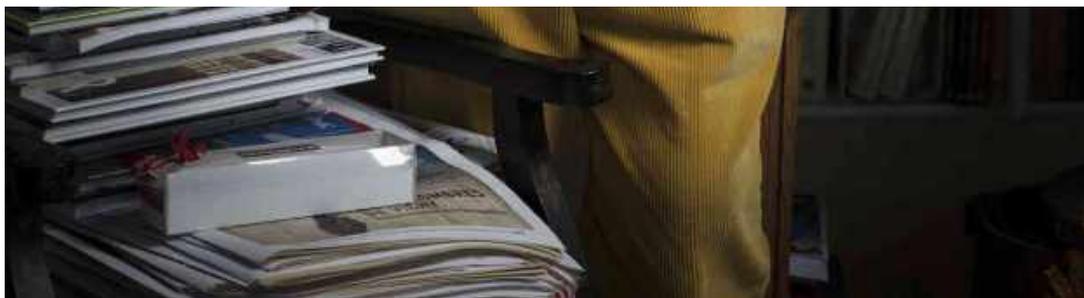
Sans doute serait-il resté un « *homme ordinaire* » comme il se définissait au lendemain de la Libération, quand il renonçait à capitaliser sur son épopée de résistant, mais le retour médiatique de l'Occupation dans les années 1970 en décida autrement. Tout vient des propos d'Henri Frenay, fondateur du mouvement de résistance Combat, qui initia Moulin à la clandestinité. Dès 1973, dans *La Nuit finira* (éd. Robert Laffont), le grand résistant accuse le « patron » de

Cordier d'incompétence et de mégalomanie. Moins de dix ans après l'entrée au Panthéon de Jean Moulin, la charge est sévère. Elle devient insupportable quand paraît, en 1977, *L'Enigme Jean Moulin* (éd. Robert Laffont) où Frenay insinue que Rex était en fait un agent communiste.

## Historien reconnu

Quand les rumeurs et les calomnies salissent la figure de son « patron », Cordier s'indigne et sort de sa réserve. Pour Moulin. Convaincu que la mémoire des protagonistes n'est pas sûre, plus apte à recomposer le passé qu'à l'éclairer, il se lance à corps perdu dans une enquête où le témoignage oral est secondaire, suspect de brouiller le trait et de multiplier confusions et approximations. Venant d'un témoin de première force, la posture est singulière alors que la concurrence des mémoires partisans fait rage. Il s'y tiendra, strictement, et très longtemps, au prix d'un travail digne d'un moine copiste, compilant, croisant, éprouvant chaque information, sans abdiquer sa démarche aussi radicale qu'austère.





Daniel Cordier, chez lui à Cannes en mai 2018. OLIVIER MONGE POUR "LE MONDE"

En plusieurs volumes, parus entre 1983 et 1999 (*L'Inconnu du Panthéon* et *La République des catacombes*), tous centrés sur la figure de Jean Moulin, il définit un jalon historiographique essentiel de la Résistance. Si d'anciens camarades de lutte boudent ou critiquent, les historiens de métier, eux, sont impressionnés par cette œuvre, menée en solitaire par un témoin qui se défie du témoignage seulement humain. Quand il se résout à écrire ses propres souvenirs (le premier volume, *Alias Caracalla*, paru en 2009), Daniel Cordier séduit même l'Académie Goncourt qui l'inscrit parmi les postulants aux lauriers d'automne, malgré la nature atypique de l'ouvrage.

Résolument, comme ses engagements politique et artistique, le legs de Daniel Cordier historien est aussi singulier qu'unique.

## Daniel Cordier en quelques dates

**10 août 1920** Naissance à Bordeaux

**1940** Engagement dans la « Légion française » en Angleterre

**1942-1943** Secrétaire de Jean Moulin

**1944** Compagnon de la Libération

**1946** Achète ses premières toiles (Jean Dewasne, Nicolas de Staël)

**1956-1964** A la tête de sa propre galerie à Paris, il est actif en Europe comme aux Etats-Unis

**1977** Henri Frenay accuse Jean Moulin d'avoir été « cryptocommuniste »

**1983** Publie *Jean Moulin et le Conseil national de la résistance* (CNRS éd.)

**1989** Don d'une partie de sa collection d'art (514 objets) à Beaubourg

**1989-93** *Jean Moulin - L'Inconnu du Panthéon* (JCLattès, 3 vol.)

**1999** *Jean Moulin. La République des catacombes* (Gallimard, « La suite des temps »)

**2009** *Alias Caracalla - Mémoires 1940-1943* (Gallimard, « Témoins »)

**2013** *De l'Histoire à l'histoire* (Gallimard, « Témoins »)

**2014** *Les Feux de Saint-Elme* (Gallimard)

**20 novembre 2020** Mort

**Voir moins**

**Philippe-Jean Catinchi**